

LA PLAGES



Jean-Paul CABOT

1

La plage était immense... ...A perte de vue. C'était à peine si l'on devinait de quel côté se trouvait le rivage.

Alfonsina avait laissé sa guimbarde et avait traversé une dune d'herbes rares qui lui avaient frôlé timidement les genoux.

Le ciel australien avait cette particularité de ne pas imposer sa couleur. Le bleu intense des rivages atlantiques et le gris perle des côtes argentines étaient ces extrêmes à la lisière desquelles il prenait son essence.

Dans la tête d'Alfonsina le ciel importait peu.

Elle avait juste envie de rire comme lorsque on vient de pleurer.

Elle goûtait la douceur de l'après-midi et refusait juste de se demander si elle était triste, soulagée ou fière de cette liberté qu'elle venait de gagner.

Cela semblait si simple de tourner une page.

Tout en marchant elle laissa glisser son sweat à capuche sur le sable et tourna ses yeux vers la lumière voilée d'un soleil blanc qui entrebailait des satins de nuages et pouffa d'un petit rire cristallin. Les derniers mots d'Hugo lui étaient revenus en mémoire :

« *Je voudrais tant compter sur toi... »*

Et sa réponse inattendue improvisée, dont la cocasserie et la désinvolture la surprenait encore :

« *Il te reste tes doigts ! Tu peux toujours compter dessus ! »*

Elle revoyait sa tête ahurie et son air stupide.

Comment aurait-il pu imaginer une seule minute de plus qu'il pourrait encore l'emprisonner par ses phrases, par ses mots, par l'éclat de ses yeux...

...par ses calculs !

Elle défit l'anneau qui retenait ses cheveux et secoua la tête vers la gauche face à la lumière.

Cette fois Alfonsina riait. Elle ne riait plus de ce souvenir médiocre. Elle riait du petit vent marin qui dénouait ses boucles et leur permettait de glisser sur ses épaules.

Elle riait du présent, infime et saccadé qui offrait à ses pieds des creux de sable variés et à ses bras nus des caresses tièdes et froides à chaque mouvement.

Elle s'immobilisa et son sourire se mua en une petite moue pincée sur un côté. Ce petit air secret et mutin qu'un amant aurait sans doute interprété comme une invitation.

Elle se prit à imaginer cet être inconnu qui l'aurait surprise là et qui l'aurait transpercée ainsi de ces mots :

« *Vous êtes séparé depuis longtemps ?*

- *un an et un mois.*

- *C'est marrant, vous comptez encore. »*

Son visage à nouveau s'éclaira.

2

Elle parcourut du regard le littoral puis déplaça sa tête lentement et pivota jusqu'à enregistrer le cercle complet de son horizon.

Par endroits, le sable se soulevait doucement, encouragé par la brise. Au loin, les premières vagues mouraient en silence.

Elle eut envie du vent ; elle eut envie du ciel ; elle eut envie du sable et, très tranquillement elle retira ses chaussures et les abandonna, l'une après l'autre au gré aventureux de ses pas. Ce n'était plus des pas, c'était comme des décollages successifs. Il lui

semblait que ses orteils nus, frôlant le sable, ne toucheraient bientôt plus le sol.

Le souvenir des boucles brunes d'Hugo lui faisaient oublier celui de son visage. La pensée de son torse amoureux gommait le réveil amer de la fin de leurs étreintes.

L'invisible inconnu la questionna encore :

« *Vous pouvez donc rire de votre souffrance ?*

- *Je n'ai jamais souffert.*

- *C'est donc vous qui l'avez quitté ?*

- *Je n'en suis même plus sûre ! »*

Cette intrusion mystérieuse l'agaça en son fort intérieur. Une bulle de colère quitta sa poitrine pour rejoindre sa gorge.

Elle s'immobilisa, les deux talons appuyés fermement sur le sable tiède et de nouveau déroula sous ses yeux l'horizon de la berge jusqu'aux dunes.

Elle était parfaitement seule ! Pas une ombre ! Pas une âme ! Seulement la caresse du vent qui roulait sous ses avant-bras et enrobait impudiquement ses jambes.

Elle était parfaitement seule. Parfaitement ! Hugo l'avait quitté ou bien elle l'avait laissé là où ses chiffres le retenaient.

Elle revendiquait désormais cette solitude... Non... Cette liberté !

Elle offrit au ciel son visage et élargit un sourire radieux en direction du fond de nuages derrière lequel somnolait le soleil.

Comme pour inviter l'astre à venir la rejoindre.

Comme pour se fondre dans cette nature, elle devint alors convaincue qu'elle devait s'ouvrir à elle et releva de ses bras son T-shirt au dessus de sa tête. Puis comme pour toutes ces enveloppes précédentes inutiles, elle abandonna son vêtement et s'éloigna en sautillant les bras en extension. Elle ne savait plus vers où elle avançait : vers la mer ou vers la dune ?

Elle s'arrêta encore et crispa son regard :

Un cerf-volant tournoyait au loin.

3

Alfonsina hésita un instant.

Elle étudia les bavardages et entrelacs de ce lointain losange.

Ce lien tenu qui l'enlaçait à son maître, c'était encore cette voix qui la maltraitait :

« *Votre amoureux vous attend encore...*

- *Je ne sais pas !*

- *Ce fil qui vous rattache à lui !*

- *Rien ! Rien ! Rien ! Rien ne me retient ! »*

Elle choisit de danser avec le mobile. Elle s'élança en avant, pirouetta une fois, entama un ciseau, s'élança en hauteur encore.

Le nylon emprisonnait le cerf-volant. Son fil à elle se désagrégeait.

Orteils en extension, ses pieds lâchèrent le sable comme pour rejoindre l'objet.

Alfonsina riait encore : Elle, libre, voulait délivrer cet oiseau captif.

Elle se tendit encore, bras projetés vers le haut, puis se rabattant comme des ailes derrière elle, sublimant le fuselage de son corps presque nu.

Quand elle releva ses bras, ils étaient déjà irisés par le gris de l'espace supérieur, doigts tendus transparents, agrippant le voile des nuages.

Elle claqua du talon. Etrangement, le sol ne répondit pas. Le cerf volant était tout proche.

Qui le retenait ? Un homme ? Un enfant ?

Cette voix qui faiblissait tout au fond d'elle ?

Hugo n'existait plus.

Elle inspira profondément et ferma les yeux. Le ciel la pénétrait par tous les pores de sa peau. Alfonsina s'enciélaissait.

Le cerf-volant, gorgé d'un bleu outremer dardait des rayons lumineux verts et or. Elle cligna des yeux, amusée et ravie. Il lui semblait que d'en bas, personne ne pouvait plus la voir.

Elle dansa avec l'oiseau, elle folle, lui entravé.

Puis le cerf-volant poursuivit seul la danse.
Alfonsina abaissa son regard pour le contempler encore un peu. Elle descendit ses bras diaphanes vers ses jambes pour le saluer une dernière fois, comme un danseur que l'on remercie à la fin de la valse.
Ses derniers vêtements glissèrent de ses jambes et tournoyèrent autour du mobile avant de s'éloigner en descente.
Cheveux en étoile, elle se redressa fière et s'éloigna vers l'azur.
Alfonsina était maintenant parfaitement libre et heureuse.

Le ciel l'envahissait si intensément que bientôt il ne resta plus que le carmin de ses lèvres et les sombres aréoles de ses seins pour moucher ce nouvel univers.
Le ciel lui-même ne comprit pas de suite ce qui lui arrivait.

Tout en bas une vieille voiture s'enlisait dans la dune. Deux souliers et des habits épars jonchaient l'étendue de sable comme de timides insultes.

Le ciel réalisa surpris qu'il s'alfonsinait.
Pour sa première fois, il osa un sourire.

La plage était immense.

Jean-Paul Cabot

Décembre 2014